

J'ai reporté dans le texte onze vers qui viennent après celui-ci, et que les éditeurs de Kehl et leurs successeurs avaient placés parmi les variantes. (R.)

Vers 232. — Édition de 1756, et manuscrit :

\*Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle ;  
Ces pots brillants dont Gédéon défit  
De Madian la cohorte infidèle,  
Le couperet de la belle Judith,  
Cette beauté si saintement perfide  
Qui, pour le ciel galamment homicide,  
\*Son cher amant massacra dans son lit ;  
Plus d'abondant le sacré cimenterre  
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre,  
Pour lui donner une oreille à guérir,  
Et de son nom laisser un souvenir.  
A ces objets Jeannette émerveillée,  
\*De cette armure... (K.)

Vers 281 :

Ces fiers Bretons, ayant bu largement.

Vers 286 :

L'autre ronflait, près d'un page étendu.

Vers 348 :

\*Du monde entier feraient bientôt le tour.  
Cette nuit même, et dès le point du jour,  
\*Jeanne et Denis...

Vers 390. — Édition de 1756 :

Un roi de France a toujours dans le cœur,  
Malgré le vice, un très grand fonds d'honneur ;  
Vous l'avez vu dernièrement, mes frères,  
Lorsque Louis, se dérobant des bras  
De la beauté qu'exorcisait Linières<sup>2</sup>  
Au bord du Rhin, du fond des Pays-Bas,  
Vint cogner Charle et braver le trépas.  
\*Du vieux soldat le discours pathétique  
Frappa le prince, amant des blonds appas,  
\*Ainsi qu'un ange... (K.)

Vers 412 :

Jeanne lui dit : « O grand prince, ordonnez. (R.)

Vers 420 :

Oh ! bien, dit-il, si vous en savez tant. (R.)

1. M<sup>me</sup> de Châteauroux. (R.)

2. Jésuite, confesseur du roi. (R.)

## CHANT TROISIÈME

### ARGUMENT

Description du palais de la Sottise. Combats vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup.

Ce n'est le tout d'avoir un grand courage,  
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,  
D'être tranquille à l'aspect du carnage,  
Et de conduire un monde de soldats ;  
Car tout cela se voit en tous climats,  
Et tour à tour ils ont cet avantage.  
Qui me dira si nos ardents Français  
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,  
Sont plus savants que l'intrépide Anglais  
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère ?  
Tous ont vécu, tous ont été défaits.  
Le grand Condé fut vaincu par Turenne<sup>1</sup>,  
Le fier Villars fut battu par Eugène<sup>2</sup> ;  
De Stanislas le vertueux support,  
Ce roi soldat, don Quichotte du Nord,  
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,  
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,

1. A la fameuse bataille des Dunes, près de Dunkerque. (*Note de Voltaire, 1762.*) — Condé fut plus d'une fois battu par Turenne ; et Voltaire aurait dû citer toute autre bataille que celle des Dunes, où il ne fut pas difficile à Turenne de vaincre, attendu que Condé, qui était dans l'armée de Flandre, ne la commandait pas. Voyez le *Siècle de Louis XIV*, chap. vi.

2. A Malplaquet, près de Mons, en 1709. (*Note de Voltaire, 1762.*) — Voyez le *Siècle de Louis XIV*, chap. xxi.

A Pultava tous ses lauriers flétris<sup>1</sup>  
 Par un rival, objet de ses mépris ?  
 Un beau secret serait, à mon avis,  
 De bien savoir éblouir le vulgaire,  
 De s'établir un divin caractère ;  
 D'en imposer aux yeux des ennemis ;  
 Car les Romains, à qui tout fut soumis,  
 Domptaient l'Europe au milieu des miracles.  
 Le ciel pour eux prodigua les oracles.  
 Jupiter, Mars, Pollux, et tous les dieux,  
 Guidaient leur aigle et combattaient pour eux.  
 Le grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre<sup>2</sup>,  
 L'antique Hercule, et le fier Alexandre,  
 Pour mieux régner sur les peuples conquis,  
 De Jupiter ont passé pour les fils :  
 Et l'on voyait les princes de la terre  
 A leurs genoux redouter le tonnerre,  
 Tomber du trône, et leur offrir des vœux.

Denis suivit ces exemples fameux,  
 Il prétendit que Jeanne la Pucelle,  
 Chez les Anglais passât même pour telle ;  
 Et que Bedford, et l'amoureux Talbot,  
 Et Tirconel, et Chandos l'indévoit,  
 Crussent la chose, et qu'ils vissent dans Jeanne  
 Un bras divin, fatal à tout profane.

Pour réussir en ce hardi dessein,  
 Il s'en va prendre un vieux bénédictin,  
 Non tel que ceux dont le travail immense  
 Vient d'enrichir les libraires de France<sup>3</sup> ;  
 Mais un prieur engraisé d'ignorance,  
 Et n'ayant lu que son missel latin ;

1. Aussi en 1709. (*Note de Voltaire, 1762*). — Voyez l'*Histoire de Charles XII*, liv. IV.

2. Boileau (satire VIII, 100) avait dit :

Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?

3. Voltaire veut sans doute parler de l'édition de la *Gallia christiana*, qui parut de 1715 à 1728. (G. A.)

Frère Lourdis fut le bon personnage  
 Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.  
 Devers la lune, où l'on tient que jadis  
 Était placé des fous le paradis<sup>1</sup>,  
 Sur les confins de cet abîme immense,  
 Où le Chaos, et l'Érèbe, et la Nuit,  
 Avant les temps de l'univers produit,  
 Ont exercé leur aveugle puissance,  
 Il est un vaste et caverneux séjour,  
 Peu caressé des doux rayons du jour,  
 Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse,  
 Froide, tremblante, incertaine, et trompeuse :  
 Pour toute étoile on a des feux follets ;  
 L'air est peuplé de petits farfadets.  
 De ce pays la reine est la Sottise.  
 Ce vieil enfant porte une barbe grise,  
 Œil de travers, et bouche à la Danchet<sup>2</sup>.  
 Sa lourde main tient pour sceptre un hochet.  
 De l'Ignorance elle est, dit-on, la fille.  
 Près de son trône est sa sotte famille,  
 Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,  
 Et la Paresse, et la Crédulité.  
 Elle est servie, elle est flattée en reine  
 On la croirait en effet souveraine :  
 Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant,

1. On appelait autrefois *paradis des fous, paradis des sots*, les limbes ; et on plaça dans ces limbes les âmes des imbéciles et des petits enfants morts sans baptême. *Limbe* signifie *bord, bordure*, et c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. Milton en parle ; il fait passer le diable par le paradis des sots, *the paradise of fools*. (*Note de Voltaire, 1762*). — *Paradise lost*, III, 496.

2. Ceci paraît une allusion aux fameux couplets de Rousseau :

Je te vois, innocent Danchet,  
 Grands yeux ouverts, bouche béante.

*Une bouche à la Danchet* était devenu une espèce de proverbe. Ce Danchet était un poète médiocre qui a fait quelques pièces de théâtre, etc. (*Note de Voltaire, 1762*). — Dans le *Catalogue des écrivains français*, placé en tête du *Siècle de Louis XIV*, Voltaire se montre moins sévère envers Danchet, et cite son *prologue des Jeux séculaires*, au devant d'Hésione, comme un très bon ouvrage. (R.)

Un Chilpéric, un vrai roi fainéant,  
La Fourberie est son ministre avide ;  
Tout est réglé par ce maire perfide ;  
Et la Sottise est son digne instrument.  
Sa cour plénière est à son gré fournie  
De gens profonds en fait d'astrologie,  
Sûrs de leur art, à tous moments déçus,  
Dupes, fripons, et partant toujours crus.

C'est là qu'on voit les maîtres d'alchimie  
Faisant de l'or et n'ayant pas un sou,  
Les roses-croix, et tout ce peuple fou  
Argumentant sur la théologie.

Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,  
Fut donc choisi parmi tous ses confrères.  
Lorsque la nuit couvrait le front des cieus  
D'un tourbillon de vapeurs non légères,  
Enveloppé dans le sein du repos,  
Il fut conduit au paradis des sots<sup>1</sup>.  
Quand il y fut, il ne s'étonna guères :  
Tout lui plaisait, et même en arrivant  
Il crut encore être dans son couvent.

Il vit d'abord la suite emblématique  
Des beaux tableaux de ce séjour antique.  
Cacodémon, qui ce grand temple orna,  
Sur la muraille à plaisir griffonna  
Un long croquis de toutes nos sottises,  
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdises,  
Projets mal faits, plus mal exécutés,  
Et tous les mois du *Mercur*e vantés.  
Dans cet amas de merveilles confuses,  
Parmi ces flots d'imposteurs et de buses,  
On voit surtout un superbe Écossais ;  
Law est son nom ; nouveau roi des Français,

1. Ce sont les limbes, inventées, dit-on, par un nommé Pierre Chrysologue. C'est là qu'on envoie tous les petits enfants qui meurent sans avoir été baptisés, car s'ils meurent à quinze ans, ils sont damnés sans difficulté. (Note de Voltaire, 1773.)

D'un beau papier il porte un diadème,  
Et sur son front il est écrit *système*<sup>1</sup> ;  
Environné de grands ballots de vent,  
Sa noble main les donne à tout venant :  
Prêtres, catins, guerriers, gens de justice,  
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah ! quel spectacle ! ah ! vous êtes donc là,  
Tendre Escobar, suffisant<sup>2</sup> Molina.  
Petit Doucin, dont la main pateline  
Donne à baiser une bulle divine  
Que Le Tellier<sup>3</sup> lourdement fabriqua,  
Dont Rome même en secret se moqua,  
Et qui chez nous est la noble origine  
De nos partis, de nos divisions,  
Et, qui pis est, de volumes profonds,  
Remplis, dit-on, de poisons hérétiques,  
Tous poisons froids, et tous soporifiques.

Les combattants, nouveaux Bellérophons,  
Dans cette nuit, montés sur des Chimères,  
Les yeux bandés, cherchent leurs adversaires ;  
De longs sifflets leur servent de clairons ;  
Et, dans leur docte et sainte frénésie,  
Ils vont frappant à grands coups de vessie.  
Ciel ! que d'écrits, de disquisitions,  
De mandements, et d'explications,

1. Le système fameux du sieur Lass ou Law, Écossais, qui bouleversa tant de fortunes en France depuis 1718 jusqu'à 1720, avait encore laissé des traces funestes, et l'on s'en ressentait en 1730, qui fut le temps où nous jugeons que l'auteur commença ce poème. (Note de Voltaire, 1762.)

2. On connaît assez, par les excellentes *Lettres provinciales*, les casuistes Escobar et Molina ; ce Molina est appelé ici *suffisant*, par allusion à la grâce *suffisante* et *versatile*, sur laquelle il avait fait un système absurde, comme celui de ses adversaires. (*Id.*, 1762.)

3. Le Tellier, jésuite, fils d'un procureur de Vire en Basse-Normandie, confesseur de Louis XIV, auteur de la bulle et de tous les troubles qui la suivirent, exilé pendant la régence, et dont la mémoire est abhorrée de nos jours. Le P. Doucin était son premier ministre. (Note de Voltaire, 1762.) — Voyez *Siècle de Louis XIV*, ch. xxxvii.

Que l'on explique encor, peur de s'entendre !  
 O chroniqueur des héros du Scamandre,  
 Toi qui jadis des grenouilles, des rats,  
 Si doctement as chanté les combats<sup>1</sup>,  
 Sors du tombeau, viens célébrer la guerre  
 Que pour la bulle on fera sur la terre !  
 Le janséniste, esclave du destin,  
 Enfant perdu de la grâce efficace,  
 Dans ses drapeaux porte un saint Augustin,  
 Et pour plusieurs il marche avec audace<sup>2</sup>.  
 Les ennemis s'avancent tout courbés  
 Dessus le dos de cent petits abbés.  
 Cessez, cessez, ô discordes civiles !  
 Tout va changer : place, place, imbéciles !  
 Un grand tombeau sans ornement, sans art,  
 Est élevé non loin de Saint-Médard<sup>3</sup>.  
 L'esprit divin, pour éclairer la France,  
 Sous cette tombe enferme sa puissance ;  
 L'aveugle y court, et d'un pas chancelant  
 Aux Quinze-Vingts retourne en tâtonnant.  
 Le boiteux vient clopinant sur la tombe,  
 Crie *hosanna*, saute, gigotte, et tombe.  
 Le sourd approche, écoute, et n'entend rien.  
 Tout aussitôt de pauvres gens de bien  
 D'aise pâmés, vrais témoins de miracle,  
 Du bon Pâris baisent le tabernacle<sup>4</sup>.  
 Frère Lourdis, fixant ses deux gros yeux,  
 Voit ce saint œuvre, en rend grâces aux cieux,

1. Homère dans la *Batrachomyomachie*.

2. Les jansénistes disent que le Messie n'est venu que pour plusieurs. (Note de Voltaire, 1762.)

3. Ceci désigne les convulsionnaires et les miracles attestés par des milliers de jansénistes, miracles dont Carré de Montgeron fit imprimer un gros recueil qu'il présenta au roi Louis XV. (*Id.*, 1762.) — Voyez l'*Histoire du Parlement*, chap. LXV. (R.)

4. Le bon Pâris était un diacre imbécile, mais qui, étant un des jansénistes les plus zélés et les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un saint par cette populace. Ce fut vers 1724 qu'on imagina d'aller prier sur la tombe de ce bonhomme, au cime-

Joint les deux mains, et riant d'un sot rire,  
 Ne comprend rien et, toute chose admire.  
 Ah ! le voici ce savant tribunal,  
 Moitié prélats et moitié monacal ;  
 D'inquisiteurs une troupe sacrée  
 Est là pour Dieu de sbires entourée.  
 Ces saints docteurs, assis en jugement,  
 Ont pour habits plumes de chat-huant ;  
 Oreilles d'âne ornent leur tête auguste,  
 Et, pour peser le juste avec l'injuste,  
 Le vrai, le faux, balance est dans leurs mains.  
 Cette balance a deux larges bassins ;  
 L'un tout comblé contient l'or qu'ils escroquent,  
 Le bien, le sang des pénitents qu'ils croquent ;  
 Dans l'autre sont bulles, brefs, oremus,  
 Beaux chapelets, scapulaires, agnus.  
 Aux pieds bénits de la docte assemblée  
 Voyez-vous pas le pauvre Galilée<sup>1</sup>  
 Qui tout contrit leur demande pardon,  
 Bien condamné pour avoir eu raison ?

tière d'une église de Paris érigée à un saint Médard, qui d'ailleurs est peu connu. Ce saint Médard n'avait jamais fait de miracles, mais l'abbé Pâris en fit une multitude. Le plus marqué est celui que M<sup>me</sup> la duchesse du Maine célébra dans cette chanson :

Un dérotteur à la royale,  
 Du talon gauche estropié,  
 Obtint pour grâce spéciale  
 D'être boiteux de l'autre pié.

Ce saint Pâris fit trois ou quatre cents miracles de cette espèce : il aurait ressuscité des morts si on l'avait laissé faire ; mais la police y mit ordre ; de là ce distique connu :

De par le roi, défense à Dieu  
 D'opérer miracle en ce lieu.  
 (Note de Voltaire, 1762.)

Voltaire commet ici une erreur de date qu'il a répétée dans l'article CONVULSIONS du *Dictionnaire philosophique*. Le diacre Pâris n'est mort que le 1<sup>er</sup> mai 1727. (R.)

1. Galilée, le fondateur de la philosophie en Italie, fut condamné par la congrégation du Saint-Office, mis en prison et traité très durement, non seulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la Terre. (Note de Voltaire 1762.) — Voyez l'*Essai sur les mœurs*, ch. cxxi.

Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume ?  
 C'est un curé que le bûcher consume :  
 Douze faquins ont déclaré sorcier  
 Et fait griller messire Urbain Grandier<sup>1</sup>.  
 Galigai, ma chère maréchale<sup>2</sup>,  
 Du parlement, épaulé de maint pair,  
 La compagnie ignorante et vénale  
 Te fait chauffer en feu brillant et clair,  
 Pour avoir fait pacte avec Lucifer.  
 Ah ! qu'aux savants notre France est fatale !  
 Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,  
 Et se borner à savoir son *Pater* !  
 Je vois plus loin cet arrêt authentique<sup>3</sup>  
 Pour Aristote et contre l'émétique.  
 Venez, venez, mon beau père Girard<sup>4</sup>,

1. Urbain Grandier, curé de Loudun, condamné au feu en 1629, par une commission du conseil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé La Ménardaye a été assez imbécile pour faire imprimer, en 1749, un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions. (*Note de Voltaire*, 1763.) — P.-J.-B. de La Menardaye, prêtre de l'Oratoire, est auteur d'*Examen et discussion critique de l'HISTOIRE DES DIABLES DE LOUDUN* ; Paris, De Bure, 1747, in-12 ; Liège, Everard Kintz, 1749, in-12. C'est la même édition pour laquelle on a refait un titre. (R.)

2. Éléonore Galigai, fille de grande qualité, attachée à la reine Marie de Médicis, et sa dame d'honneur, épouse de Concino Concini, Florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non seulement décapitée à la Grève en 1617, comme il est dit dans l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, mais fut brûlée comme sorcière, et ses biens furent donnés à ses ennemis. Il n'y eut que cinq conseillers qui, indignés d'une horreur si absurde, ne voulurent pas assister au jugement. (*Note de Voltaire*, 1762.) — Voyez l'*Essai sur les mœurs*, chap. CLXXV.

3. Le parlement, sous Louis XIII, défendit, sous peine de galères, qu'on enseignât une autre doctrine que celle d'Aristote, et défendit ensuite l'émétique, mais sans condamner aux galères les médecins ni les malades. Louis XIV fut guéri à Calais par l'émétique, et l'arrêt du parlement perdit de son crédit. (*Note de Voltaire*, 1762.) — L'arrêt du parlement en faveur de la doctrine d'Aristote est du 4 septembre 1624, et « fait défenses à toutes personnes, à peine de la vie, tenir ni enseigner aucune maxime contre les auteurs anciens et approuvés ». (R.)

4. L'histoire du jésuite Girard et de la Cadière est assez publique ; le jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du parlement d'Aix, et absous par l'autre moitié. (*Note de Voltaire*, 1762.)

Vous méritez un long article à part.  
 Vous voilà donc, mon confesseur de fille,  
 Tendre dévot qui prêchez à la grille !  
 Que dites-vous des pénitents appas  
 De ce tendron converti dans vos bras ?  
 J'estime fort cette douce aventure.  
 Tout est humain, Girard, en votre fait ;  
 Ce n'est pas là prêcher contre nature :  
 Que de dévots en ont encor plus fait !  
 Mais, mon ami, je ne m'attendais guère  
 De voir entrer le diable en cette affaire.  
 Girard, Girard, tous vos accusateurs,  
 Jacobin, carme, et faiseur d'écriture,  
 Juges, témoins, ennemis, protecteurs,  
 Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.  
 Lourdis enfin voit nos vieux parlements  
 De vingt prélats brûler les mandements,  
 Et par arrêt exterminer la race  
 D'un certain fou qu'on nomme saint Ignace ;  
 Mais, à leur tour, eux-mêmes on les proscrit :  
 Quesnel en pleure, et saint Ignace en rit.  
 Paris s'émeut à leur destin tragique,  
 Et s'en console à l'Opéra-Comique<sup>1</sup>.  
 O toi, Sottise ! ô grosse déité,  
 De qui les flancs à tout âge ont porté  
 Plus de mortels que Cybèle féconde  
 N'avait jadis donné de dieux au monde,  
 Qu'avec plaisir ton grand œil hébété  
 Voit tes enfants dont ma patrie abonde !  
 Sots traducteurs, et sots compilateurs,  
 Et sots auteurs, et non moins sots lecteurs.  
 Je t'interroge, ô suprême puissance !  
 Daigne m'apprendre, en cette foule immense,  
 De tes enfants qui sont les plus chéris,  
 Les plus féconds en lourds et plats écrits,

1. Voyez *Précis du Siècle de Louis XV*, ch. xxxvi.

Les plus constants à broncher comme à braire  
 A chaque pas dans la même carrière :  
 Ah ! je connais que tes soins les plus doux  
 Sont pour l'auteur du *Journal de Trévoux*<sup>1</sup>.

Tandis qu'ainsi Denis notre bon père  
 Devers la lune en secret préparait  
 Contre l'Anglais cet innocent mystère,  
 Une autre scène en ce moment s'ouvrait  
 Chez les grands fous du monde sublunaire.  
 Charle est déjà parti pour Orléans,  
 Ses étendards flottent au gré des vents.  
 A ses côtés, Jeanne, le casque en tête,  
 Déjà de Reims lui promet la conquête.  
 Voyez-vous pas ses jeunes écuyers,  
 Et cette fleur de loyaux chevaliers?  
 La lance au poing, cette troupe environne  
 Avec respect notre sainte amazone.  
 Ainsi l'on voit le sexe masculin  
 A Fontevraud servir le féminin<sup>2</sup>.  
 Le sceptre est là dans les mains d'une femme,  
 Et père Anselme est béni par madame.

La belle Agnès, en ces cruels moments,  
 Ne voyant plus son amant qu'elle adore,

1. Le jésuite Berthier. (G. A.)

2. Fontevraud, Fontevraux, Fontevraud, Fons-Ebraldi, est un bourg en Anjou, à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef d'ordre, érigée par Robert d'Arbrissel, né en 1047, et mort en 1117. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nu-pieds les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, et les attirer dans son cloître ; il fit de grandes conversions en ce genre, entre autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre reine Bertrade de prendre l'habit de Fontevraud, et il établit son ordre par toute la France. Le pape Paschal II le mit sous la protection du Saint-Siège, en 1106. Robert, quelque temps avant sa mort, en conféra le généralat à une dame nommée Pétronille du Chemille, et voulut que toujours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuses. Trente-quatre ou trente-cinq abbesses ont succédé, jusqu'à ce jour, à Pétronille, parmi lesquelles on compte quatorze princesses, et dans ce nombre cinq de la maison de Bourbon. Voyez sur cela Sainte-Marthe, dans le qua-

Cède au chagrin dont l'excès la dévore ;  
 Un froid mortel s'empare de ses sens :  
 L'ami Bonneau, toujours plein d'industrie,  
 En cent façons la rappelle à la vie.  
 Elle ouvre encor ses yeux, ces doux vainqueurs,  
 Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs ;  
 Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre :  
 « C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.  
 Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ?  
 Était-ce là le serment qu'il me fit,  
 Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre ?  
 Toute la nuit il faudra donc m'étendre,  
 Sans mon amant, seule au milieu d'un lit ?  
 Et cependant cette Jeanne hardie,  
 Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,  
 Va contre moi lui prévenir l'esprit.  
 Ciel ! que je hais ces créatures fières,  
 Soldats en jupe, hommassettes chevalières<sup>1</sup>,  
 Du sexe mâle affectant la valeur,  
 Sans posséder les agréments du nôtre,  
 A tous les deux prétendant faire honneur,  
 Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre ! »  
 Disant ces mots, elle pleure et rougit,  
 Frémit de rage, et de douleur gémit.  
 La jalousie en ses yeux étincelle ;  
 Puis, tout à coup, d'une ruse nouvelle  
 Le tendre Amour lui fournit le dessein.  
 Vers Orléans elle prend son chemin,  
 De dame Alix et de Bonneau suivie.  
 Agnès arrive en une hôtellerie,  
 Où dans l'instant, lasse de chevaucher,  
 La fière Jeanne avait été coucher.

trième volume du *Gallia Christiana*, et le *Clypeus ordinis Fontebraudensis*, du P. de la Mainferme. (Note de Voltaire, 1762.)

1. Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'Arioste et du Tasse. Elles devaient être un peu malpropres mais les chevaliers n'y regardaient pas de si près. (Note de Voltaire, 1762.)

Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,  
Et cependant subtilement s'informe  
Où couche Jeanne, où l'on met son harnois;  
Puis dans la nuit se glisse en tapinois,  
De Jean Chandos prend la culotte<sup>1</sup>, et passe  
Ses cuisses entre, et l'aiguillette lace;  
De l'amazone elle prend la cuirasse.  
Le dur acier, forgé pour les combats,  
Presse et meurtrit ses membres délicats.  
L'ami Bonneau la soutient sous les bras.

La belle Agnès dit alors à voix basse :  
« Amour, Amour, maître de tous mes sens,  
Donne la force à cette main tremblante,  
Fais-moi porter cette armure pesante,  
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourments.  
Mon amant veut une fille guerrière,  
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire :  
Je le suivrai; qu'il permette aujourd'hui  
Que ce soit moi qui combatte avec lui:  
Et si jamais la terrible tempête  
Des dards anglais vient menacer sa tête,  
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas;  
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas;  
Qu'il vive heureux; que je meure pâmée  
Entre ses bras, et que je meure aimée ! »  
Tandis qu'ainsi cette belle parlait,  
Et que Bonneau ses armes lui mettait,  
Le roi Charlot à trois milles était.

La tendre Agnès prétend à l'heure même,  
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.  
Ainsi vêtue et pliant sous le poids,  
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,  
Sur un cheval elle s'en va juchée,  
Jambe meurtrie, et la fesse écorchée.  
Le gros Bonneau, sur un normand monté,

1. Voyez chant II.

Va lourdement, et ronfle à son côté.  
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,  
La voit partir, et soupire pour elle.

Agnès à peine avait gagné chemin,  
Qu'elle entendit devers un bois voisin  
Bruit de chevaux et grand cliquetis d'armes.  
Le bruit redouble; et voici des gendarmes,  
Vêtus de rouge; et, pour comble de maux,  
C'étaient les gens de monsieur Jean Chandos.  
L'un d'eux s'avance, et demande : « Qui vive ? »  
A ce grand cri, notre amante naïve,  
Songeant au roi, répondit sans détour :  
« Je suis Agnès; vive France et l'Amour ! »  
A ces deux noms, que le ciel équitable  
Voulut unir du nœud le plus durable,  
On prend Agnès et son gros confident;  
Ils sont tous deux menés incontinent  
A ce Chandos qui, terrible en sa rage,  
Avait juré de venger son outrage,  
Et de punir les brigands ennemis  
Qui sa culotte et son fer avaient pris.

Dans ces moments où la main bienfaisante  
Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts,  
Quand les oiseaux reprennent leurs concerts,  
Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante,  
Que les désirs, pères des voluptés,  
Sont par les sens dans notre âme excités;  
Dans ces moments, Chandos, on te présente  
La belle Agnès, plus belle et plus brillante  
Que le soleil au bord de l'Orient.  
Que sentis-tu, Chandos, en t'éveillant,  
Lorsque tu vis cette nymphe si belle  
A tes côtés, et tes grègues sur elle?

Chandos, pressé d'un aiguillon bien vif,  
La dévorait de son regard lascif.  
Agnès en tremble, et l'entend qui marmotte  
Entre ses dents : « Je r'aurai ma culotte ! »

A son chevet d'abord il la fait seoir.  
 « Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,  
 Quittez ce poids d'une armure étrangère. »  
 Ainsi parlant, plein d'ardeur et d'espoir,  
 Il la décasque, il vous la décuirasse,  
 La belle Agnès s'en défend avec grâce;  
 Elle rougit d'une aimable pudeur,  
 Pensant à Charle, et soumise au vainqueur.  
 Le gros Bonneau, que le Chandos destine  
 Au digne emploi de chef de sa cuisine,  
 Va dans l'instant mériter cet honneur;  
 Des boudins blancs il était l'inventeur,  
 Et tu lui dois, ô nation française,  
 Pâtés d'anguille et gigots à la braise.

« Monsieur Chandos, hélas! que faites-vous? »

Disait Agnès d'un ton timide et doux.

« Pardieu, dit-il (tout héros anglais jure)<sup>1</sup>,

Quelqu'un m'a fait une sanglante injure.

Cette culotte est mienne; et je prendrai

Ce qui fut mien où je le trouverai. »

Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,

C'est même chose; et la belle éperdue

Tout en pleurant était entre ses bras,

Et lui disait : « Non, je n'y consens pas. »

Dans l'instant même un horrible fracas

Se fait entendre, on crié : « Alerte, aux armes ! »

Et la trompette, organe du trépas,

Sonne la charge, et porte les alarmes.

A son réveil, Jeanne cherchant en vain

L'affublement du harnois masculin,

Son bel armet ombragé de l'aigrette,

1. Les Anglais jurent *by God! God damn me! blood! etc.*; les Allemands, *sacrament*; les Français, par un mot qui est au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument; les Espagnols, *voto a Dios*. Un révérend père récollet a fait un livre sur les juréments de toutes les nations, qui sera probablement très exact et très instructif; on l'imprime actuellement. (*Note de Voltaire, 1762.*)

Et son haubert<sup>1</sup>, et sa large braguette<sup>2</sup>  
 Sans raisonner saisit soudainement  
 D'un écuyer le dur accoutrement,  
 Monte à cheval sur son âne, et s'écrie :  
 « Venez venger l'honneur de la patrie. »  
 Cent chevaliers s'empressent sur ses pas;  
 Ils sont suivis de six cent vingt soldats.

Frère Lourdis, en ce moment de crise,  
 Du beau palais où règne la Sottise  
 Est descendu chez les Anglais guerriers,  
 Environné d'atomes tout grossiers,  
 Sur son gros dos portant balourderies,  
 Œuvres de moine, et belles âneries.  
 Ainsi bâti, sitôt qu'il arriva,  
 Sur les Anglais sa robe il secoua,  
 Son ample robe; et dans leur camp versa  
 Tous les trésors de sa crasse ignorance,  
 Trésors communs au bon pays de France.  
 Ainsi des nuits la noire déité,  
 Du haut d'un char d'ébène marqueté,  
 Répand sur nous les pavots et les songes,  
 Et nous endort dans le sein des mensonges.

1. *Haubert, aubergeon*, cotte d'armes; elle était d'ordinaire composée de mailles de fer, quelquefois couverte de soie ou de laine blanche; elle avait des manches larges, et un gorgerin. Les fiefs de haubert sont ceux dont le seigneur avait droit de porter cette cotte. (*Note de Voltaire, 1762.*)

2. *Braguettes, de braye, bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chausses, et souvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on présentait aux dames. Rabelais parle d'un beau livre intitulé *De la dignité des braguettes*. C'était la prérogative distincte du sexe le plus noble; c'est pourquoi la Sorbonne présenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six évêques de France, assistés de l'évêque de Winchester, la condamnèrent au feu, ce qui était bien juste: c'est dommage que cela n'arrive pas plus souvent; mais il ne faut désespérer de rien. (*Id.*, 1762.) — Voyez Rabelais, *Gargantua*, I, VII.

## VARIANTES

### DU CHANT TROISIÈME.

Vers 12 et 13. — Dans l'édition de 1756, au lieu de ces deux vers, on lit :

\* Le grand Condé fut battu par Turenne ;  
Créqui vaincu fut ensuite vainqueur ;  
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,  
Gagna le quitte ou double avec Eugène.  
\* De Stanislas...

Il est aisé de voir que *gagna le quitte ou double*, et le *fanfaron plein de cœur*, ne sont pas de M. de Voltaire. (K.) — L'auteur de l'article VILLARS de la *Biographie universelle* (XLVIII, 549) trouve dans ce vers :

L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,  
qu'il attribue à Voltaire, une *juste* appréciation du vainqueur de Denain. (R.)

Vers 22. — Après « un divin caractère », on lisait dans l'édition de 1756 :

Avec cela tout est humble et soumis.  
Voyons comment, dans la grande chronique,  
Du fin Jéthro le gendre politique  
S'y prit jadis pour être plus que roi.  
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,  
Gens d'esprit faible et de robuste foi,  
Il dit que Dieu, lui montrant son derrière,  
L'endoctrinait sur l'admirable loi  
Qui le devait, et les fils de son frère,  
Entretenir pour jamais à rien faire ;  
Qu'il lui dictait tous les importants cas  
Où les lépreux, les femmes bien apprises,  
Devaient changer de robe et de chemises,  
Paraître en rue ou rester dans les draps.  
De vingt pétards et d'autant de fusées  
Le feu saillant et les brillants éclats,  
Sur un rocher caché dans les nuées,  
Dont une garde et des ordres exprès

Aux curieux interdisaient l'accès,  
Pour les idiots furent une tempête ;  
Le peuple, au loin admirant le fracas,  
Du Tout-Puissant crut connaître le bras,  
Et tressaillit pour le hardi prophète.  
Le drôle avait étudié sa bête.  
Seul au sommet du mystérieux mont,  
Comme il voulut il fit la quarantaine ;  
Puis tout à coup se montra dans la plaine,  
Cornes de bouc flamboyantes au front.  
Du physicien le brillant phénomène  
Sur les esprits fit un effort fort prompt.  
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,  
A lui chétif avait donné leçon.  
C'en fut assez ; il vit en révérence  
Tout un chacun recevoir son sermon.  
On crut du ciel encourir la vengeance,  
Si l'on osait manquer d'obéissance  
Et de respect à monsieur Aaron ;  
Et des statuts dont l'auteur malhabile  
Eût mérité les Petites-Maisons  
Furent des lois que ce peuple imbécile  
Crut renfermer le sort des nations.  
Le bon Numa de sa nymphe subtile  
S'aida très bien chez les enfants de Mars ;  
\* Le grand Bacchus, qui mit l'Asie en cendre,  
\* L'antique Hercule, et le fier Alexandre,  
Et le premier de ces fameux Césars,  
De quelque dieu prétendirent descendre.  
Ces fiers Romains, à qui tout fut soumis,  
\* Domptaient l'Europe...

Ces vers sont encore bien moins dans le style de M. de Voltaire que dans celui du capucin Maubert, ou du proposant La Beaumelle. (K.) — Voltaire, qui avait d'abord accusé La Beaumelle d'être l'un des éditeurs du poème de la *Pucelle* avec des interpolations perfides, paraît avoir abandonné ces soupçons, ainsi que je l'ai dit dans la note 2 de la page 15. (R.)

Vers 36. — On lit dans les manuscrits :

\* Denis suivit ces exemples fameux :  
Du merveilleux il se servit comme eux,  
\* Il prétendit que Jeanne la pucelle  
\* Chez les Anglais passât même pour telle,  
Et que Bedford, et Talbot, et Chandos,  
Et Tirconel, qui n'étaient pas des sots,  
\* Crussent la chose... (K.)

Vers 65, 66. — Au lieu de ces deux vers, on en trouve deux autres dans quelques manuscrits :

Oreille longue avec le chef pointu,

Bouche béante, œil louche, pied tortu.

\*De l'Ignorance... (K.)

Vers 116. — Édition de 1756 :

\*Donne à baiser une bulle divine ;  
Plus d'un prélat la met dévotement  
Tout à côté du Nouveau Testament.  
Ciel ! à leurs yeux une cohorte fière  
En même temps s'en torche le derrière ;  
L'ignacien, furieux, éperdu,  
Court se saisir du sacré torche-cu.  
Dieux ! quels combats ! quels flots d'encre et de bile !  
On prêche, on court, on barbouille, on exile.  
\*Toi qui jadis des grenouilles... (K.)

Vers 130 :

Ciel ! que d'écrits et de discussions ! (R.)

Vers 189 :

Qu'aux gens d'esprit notre France est fatale !

Vers 209. — Édition de 1756 :

\*Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.  
Lourdis était aussi dans ce tableau :  
Mais à ses yeux il n'en put rien paraître ;  
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau :  
Le plus habile a peine à s'y connaître.  
Quand vers la lune ainsi l'on préparait  
\*Contre l'Anglais... (K.)

Vers 266. — Édition de 1756 :

\*Jeanne en ces lieux conduite par l'Envie,  
\*Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,  
Portant culotte et brayette au devant,  
Large brayette, inutile ornement ;  
Jeanne la brune, en gendarme vêtue,  
Va désormais lui fasciner la vue :  
Jeanne plaira, moi je serai perdue.  
\*Disant ces mots... (K.)

Vers 370. — Édition de 1756 :

. . . . Et gigots à la braise.  
La dame Alix, malgré son teint flétri,  
Parut encore à la troupe bretonne  
De bonne prise ; et Robert Makarti,  
Brave Écossais, vaillant chef de parti,  
Dedans sa tente emmena tôt la bonne.  
\*Monsieur Chandos... (K.)

## CHANT QUATRIÈME

### ARGUMENT.

Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,  
Dans le repos maintenir mes sujets,  
Et tous les jours de mon empire auguste  
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.  
Que si j'étais contrôleur des finances,  
Je donnerais à quelques beaux esprits,  
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances ;  
Car, après tout, leur travail vaut son prix.  
Que si j'étais archevêque à Paris,  
Je tâcherais avec le moliniste  
D'appriivoiser le rude janséniste.  
Mais si j'aimais une jeune beauté,  
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle,  
Et chaque jour une fête nouvelle,  
Chassant l'ennui de l'uniformité,  
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.  
Heureux amants, que l'absence est cruelle !  
Que de dangers on essuie en amour !  
On risque, hélas ! dès qu'on quitte sa belle,  
D'être cocu deux ou trois fois par jour.  
Le preux Chandos à peine avait la joie  
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,  
Que tout à coup Jeanne de rang en rang  
Porte la mort, et fait couler le sang.  
De Débora la redoutable lance  
Perce Dildo si fatal à la France,